

Découvrir W.R. Bion

Découvrir W.R. Bion

Collection « enfances & PSY »
dirigée par Danièle Guilbert

La collection « enfances & PSY » propose des ouvrages concernant tous les âges de l'enfance. Dans l'esprit de la revue *enfances & PSY*, elle associe à la pédopsychiatrie les divers savoirs des disciplines de l'enfance. Elle s'adresse à tous les professionnels qui travaillent aujourd'hui en équipe et en réseau.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Collection « enfances & PSY »

dirigée par Danièle Guilbert

La collection « enfances & PSY » propose des ouvrages concernant tous les âges de l'enfance. Dans l'esprit de la revue *enfances & PSY*, elle associe à la pédopsychiatrie les divers savoirs des disciplines de l'enfance. Elle s'adresse à tous les professionnels qui travaillent aujourd'hui en équipe et en réseau.

Retrouvez tous les titres parus sur

www.editions-eres.com

Nicolas Geissmann

Découvrir W.R. Bion

explorateur de la pensée

Préface de Didier Houzel

enfances PSY
&
ères

Nicolas Geissmann

Découvrir W.R. Bion

explorateur de la pensée

Préface de Didier Houzel

enfances PSY
&
ères

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-1924-0
Première édition © Éditions érès 2001
33, avenue Marcel-Dassault
31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-1924-0
Première édition © Éditions érès 2001
33, avenue Marcel-Dassault
31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Table des matières

	Préface	7
	Avant-propos	15
I.	Qui est Bion ?	17
II.	Avant Bion	29
III.	Les mots de Bion	41
IV.	Bion et les groupes	55
V.	Le sein et le rêve	83
VI.	Alpha et bêta	99
VII.	La pensée et le penseur	117
VIII.	La connaissance	131
IX.	Rien ne se perd, tout se transforme	139
X.	Bion et la pratique de la psychanalyse	149
XI.	Et Bion créa la grille	169
XII.	L'homme psychotique	179
	Enfin... ..	199
	Bibliographie	201

Table des matières

	Préface	7
	Avant-propos	15
I.	Qui est Bion ?	17
II.	Avant Bion	29
III.	Les mots de Bion	41
IV.	Bion et les groupes	55
V.	Le sein et le rêve	83
VI.	Alpha et bêta	99
VII.	La pensée et le penseur	117
VIII.	La connaissance	131
IX.	Rien ne se perd, tout se transforme	139
X.	Bion et la pratique de la psychanalyse	149
XI.	Et Bion créa la grille	169
XII.	L'homme psychotique	179
	Enfin... ..	199
	Bibliographie	201

Préface

Wilfred Ruprecht Bion est un psychanalyste inclassable. Il n'est certes pas le seul ; je pense, par exemple, à Roger Money-Kyrle ou à Ignacio Matte Blanco, qui mériteraient eux aussi, sans doute, un « Découvrir X... », comme celui que nous propose aujourd'hui Nicolas Geissmann avec son *Découvrir W.R. Bion explorateur de la pensée*. Je partage avec l'auteur un intérêt tout particulier pour cette catégorie des psychanalystes inclassables, ni freudiens de stricte observance, ni purs kleinien, pas même néo-freudiens (disciples d'Anna Freud) ou post-kleinien. Je crois que cela est dû au fait qu'il s'agit d'auteurs qui se sont saisis des outils transmis par leurs prédécesseurs pour s'en servir à leur façon et, ainsi, élargir et approfondir le champ de la psychanalyse, plutôt que de défendre une doctrine orthodoxe dont ils se seraient estimés les gardiens.

Trop souvent la psychanalyse s'est enlisée dans les chemins de la défense d'une orthodoxie, au lieu d'emprunter ceux de la science. Freud avait bel et bien l'intention de fonder une science du psychisme, mais il me semble qu'il a été pris dans ce que j'appellerai un « conflit de paradigmes » qui a nui à sa démarche scientifique. La découverte de la psychanalyse s'est fondée sur ce que Gaston Bachelard a appelé une « rupture épistémologique », c'est-à-dire une toute nouvelle façon d'aborder l'exploration du psychisme et de ses troubles.

Préface

Wilfred Ruprecht Bion est un psychanalyste inclassable. Il n'est certes pas le seul ; je pense, par exemple, à Roger Money-Kyrle ou à Ignacio Matte Blanco, qui mériteraient eux aussi, sans doute, un « Découvrir X... », comme celui que nous propose aujourd'hui Nicolas Geissmann avec son *Découvrir W.R. Bion explorateur de la pensée*. Je partage avec l'auteur un intérêt tout particulier pour cette catégorie des psychanalystes inclassables, ni freudiens de stricte observance, ni purs kleinien, pas même néo-freudiens (disciples d'Anna Freud) ou post-kleinien. Je crois que cela est dû au fait qu'il s'agit d'auteurs qui se sont saisis des outils transmis par leurs prédécesseurs pour s'en servir à leur façon et, ainsi, élargir et approfondir le champ de la psychanalyse, plutôt que de défendre une doctrine orthodoxe dont ils se seraient estimés les gardiens.

Trop souvent la psychanalyse s'est enlisée dans les chemins de la défense d'une orthodoxie, au lieu d'emprunter ceux de la science. Freud avait bel et bien l'intention de fonder une science du psychisme, mais il me semble qu'il a été pris dans ce que j'appellerai un « conflit de paradigmes » qui a nui à sa démarche scientifique. La découverte de la psychanalyse s'est fondée sur ce que Gaston Bachelard a appelé une « rupture épistémologique », c'est-à-dire une toute nouvelle façon d'aborder l'exploration du psychisme et de ses troubles.

Pourtant, Freud ne semble pas s'être pleinement rendu compte de cette rupture, ni l'avoir complètement assumée. Il en est souvent ainsi, ceux qui sont à l'origine de telles ruptures, comparables à ce que Bion a appelé un « changement catastrophique », restent réticents à en prendre toute la mesure et à l'adopter pleinement ; ainsi d'Isaac Newton découvrant l'influence à distance de la force gravitationnelle, découverte en complète rupture avec la physique cartésienne qui n'envisageait que des effets de contact, et se disant incapable d'imaginer les causes des phénomènes dont il rendait compte avec une rigueur mathématique : « *Hypotheses non fingo* ».

Quelle est donc la rupture opérée par Freud, presque à son corps défendant : la découverte de l'Inconscient ? Non, c'est l'œuvre, en fait, des penseurs romantiques allemands réagissant contre le rationalisme du Siècle des lumières, Schopenhauer, Carus, Von Hartmann – la mise en évidence de la sexualité infantile ? Non plus, si l'on se souvient de la condamnation de l'onanisme de l'enfant par le terrible Tissot au XVIII^e siècle, ou des études de Lindner sur la succion chez le bébé au XIX^e siècle. Je pourrais poursuivre en énumérant bien des découvertes attribuées à Freud et qui, en fait, lui pré-existaient au moins en partie. Certes, il a donné à ces notions reçues un sens nouveau, mais précisément parce qu'il a su adopter un nouveau point de vue, un autre *vertex* aurait dit Bion. Les psychologues de l'époque restaient partagés entre un courant mal dégagé des assises philosophiques de l'étude de l'esprit (un Franz Brentano en Allemagne, un Théodule Ribot en France) et un courant fondé sur le postulat que tout phénomène psychique trouvait sa cause et son explication dans la physiologie du cerveau, elle-même réductible aux lois de la physique et de la chimie, courant que l'on a appelé « psychophysique » et dont Meynert, l'un des maîtres de Freud, fut parmi les plus éminents représentants. Pour fonder une psychologie scientifique, il fallait une troisième voie, et c'est à la découverte de cette troisième voie que Freud s'est attelé. Pour y parvenir il devait opérer une rupture épistémolo-

Pourtant, Freud ne semble pas s'être pleinement rendu compte de cette rupture, ni l'avoir complètement assumée. Il en est souvent ainsi, ceux qui sont à l'origine de telles ruptures, comparables à ce que Bion a appelé un « changement catastrophique », restent réticents à en prendre toute la mesure et à l'adopter pleinement ; ainsi d'Isaac Newton découvrant l'influence à distance de la force gravitationnelle, découverte en complète rupture avec la physique cartésienne qui n'envisageait que des effets de contact, et se disant incapable d'imaginer les causes des phénomènes dont il rendait compte avec une rigueur mathématique : « *Hypotheses non fingo* ».

Quelle est donc la rupture opérée par Freud, presque à son corps défendant : la découverte de l'Inconscient ? Non, c'est l'œuvre, en fait, des penseurs romantiques allemands réagissant contre le rationalisme du Siècle des lumières, Schopenhauer, Carus, Von Hartmann – la mise en évidence de la sexualité infantile ? Non plus, si l'on se souvient de la condamnation de l'onanisme de l'enfant par le terrible Tissot au XVIII^e siècle, ou des études de Lindner sur la succion chez le bébé au XIX^e siècle. Je pourrais poursuivre en énumérant bien des découvertes attribuées à Freud et qui, en fait, lui pré-existaient au moins en partie. Certes, il a donné à ces notions reçues un sens nouveau, mais précisément parce qu'il a su adopter un nouveau point de vue, un autre *vertex* aurait dit Bion. Les psychologues de l'époque restaient partagés entre un courant mal dégagé des assises philosophiques de l'étude de l'esprit (un Franz Brentano en Allemagne, un Théodule Ribot en France) et un courant fondé sur le postulat que tout phénomène psychique trouvait sa cause et son explication dans la physiologie du cerveau, elle-même réductible aux lois de la physique et de la chimie, courant que l'on a appelé « psychophysique » et dont Meynert, l'un des maîtres de Freud, fut parmi les plus éminents représentants. Pour fonder une psychologie scientifique, il fallait une troisième voie, et c'est à la découverte de cette troisième voie que Freud s'est attelé. Pour y parvenir il devait opérer une rupture épistémo-

logique comparable à celle qui a été baptisée « révolution kantienne » pour les sciences de la nature. Je rappelle que, selon Kant, nos objets de connaissance scientifique ne sont pas les objets du monde lui-même, les « choses en soi » ou *noumènes*, mais ce que nos perceptions nous en donnent à connaître, que le philosophe appelle des *phénomènes*. Appliquer au psychisme cette révolution kantienne nous oblige à admettre que ce que nous connaissons du psychisme n'est pas le psychisme en soi, qui serait l'équivalent de la « chose en soi » kantienne, ce que Bion appelle la « vérité ultime » et qu'il note O, mais ce que nous en donne à connaître l'organe spécialisé dans la perception des phénomènes psychiques, à savoir la conscience. La conscience, nous dit Freud, est « [...] un organe sensoriel pour la perception des qualités psychiques... » (*L'Interprétation des rêves*, 1900). Il est aisé d'admettre que nous ne pouvons connaître le psychisme d'autrui que de manière médiate, à travers ce qu'il nous en dit ou ce que nous en percevons à son insu. Il est plus difficile de penser que cela est aussi vrai pour notre propre psychisme, tant il nous semble évident qu'il est à notre portée, sous notre contrôle, consubstantiel à notre être. Et pourtant, c'est bien cela que nous enseigne Freud, et c'est bien cela qui fonde toute approche scientifique du psychisme, car c'est la condition d'une définition claire et sans ambiguïté des objets de connaissance que peut chercher à appréhender une science de l'âme.

Je rappelle que la réflexion épistémologique de Kant est partie du problème soulevé par Hume dans sa critique des thèses newtoniennes ; cette force capable d'agir à distance, la gravitation, qui rendait perplexe son inventeur lui-même, n'était-elle pas une pure projection sur la nature de l'expérience de l'homme en interaction avec elle ? Si vous soulevez un corps pesant, vous éprouvez la sensation de déployer une force plus ou moins grande. Hume reproche aux newtoniens de prêter aux corps pesants, aux « graves » comme l'on disait à l'époque, cette force qui était liée, selon lui, à l'expérience

logique comparable à celle qui a été baptisée « révolution kantienne » pour les sciences de la nature. Je rappelle que, selon Kant, nos objets de connaissance scientifique ne sont pas les objets du monde lui-même, les « choses en soi » ou *noumènes*, mais ce que nos perceptions nous en donnent à connaître, que le philosophe appelle des *phénomènes*. Appliquer au psychisme cette révolution kantienne nous oblige à admettre que ce que nous connaissons du psychisme n'est pas le psychisme en soi, qui serait l'équivalent de la « chose en soi » kantienne, ce que Bion appelle la « vérité ultime » et qu'il note O, mais ce que nous en donne à connaître l'organe spécialisé dans la perception des phénomènes psychiques, à savoir la conscience. La conscience, nous dit Freud, est « [...] un organe sensoriel pour la perception des qualités psychiques... » (*L'Interprétation des rêves*, 1900). Il est aisé d'admettre que nous ne pouvons connaître le psychisme d'autrui que de manière médiate, à travers ce qu'il nous en dit ou ce que nous en percevons à son insu. Il est plus difficile de penser que cela est aussi vrai pour notre propre psychisme, tant il nous semble évident qu'il est à notre portée, sous notre contrôle, consubstantiel à notre être. Et pourtant, c'est bien cela que nous enseigne Freud, et c'est bien cela qui fonde toute approche scientifique du psychisme, car c'est la condition d'une définition claire et sans ambiguïté des objets de connaissance que peut chercher à appréhender une science de l'âme.

Je rappelle que la réflexion épistémologique de Kant est partie du problème soulevé par Hume dans sa critique des thèses newtoniennes ; cette force capable d'agir à distance, la gravitation, qui rendait perplexe son inventeur lui-même, n'était-elle pas une pure projection sur la nature de l'expérience de l'homme en interaction avec elle ? Si vous soulevez un corps pesant, vous éprouvez la sensation de déployer une force plus ou moins grande. Hume reproche aux newtoniens de prêter aux corps pesants, aux « graves » comme l'on disait à l'époque, cette force qui était liée, selon lui, à l'expérience

subjective de l'homme faisant l'effort de déplacer un grave ; il dénonçait ainsi une possible confusion entre l'objectivité des phénomènes de la nature, dont la physique cherchait à rendre compte, et la subjectivité de l'expérimentateur. Voilà une objection capable de ruiner toute physique possible, n'était la solution proposée par Kant, qui donnait partiellement raison à Hume : les phénomènes explorés par la physique sont bien dépendants des perceptions humaines, mais il est possible d'en dégager des lois générales, dans la mesure où ce n'est pas la sensation de tel ou tel sujet qui sert de référence, mais celles d'un « sujet épistémique », résultante de tous les sujets humains doués d'un appareil perceptif, sinon identique tout au moins semblable, et susceptibles d'avoir du monde une expérience similaire. La science se trouve dès lors être relative aux rapports du sujet épistémique avec le monde, au moins est-elle fondée en toute clarté, à l'abri des projections anthropomorphiques d'un sujet sur ses objets de connaissance.

Il fallait une révolution de même ordre que celle introduite par Kant pour les sciences de la nature, mais symétrique, pour différencier la connaissance du monde psychique des projections que nous pouvons faire sur lui de notre connaissance du monde physique. Autant la connaissance du monde naturel risque de pécher par anthropomorphisme, autant celle du monde psychique risque-t-elle de pécher par hylémorphisme (projection des lois du monde matériel sur le psychisme). Là est l'erreur de toute approche réductionniste, erreur contre laquelle Freud s'est élevé dès 1891 dans son ouvrage *Contribution à la conception des aphasies*, où il dénonce les excès du localisationnisme dans la conception du fonctionnement du langage. Il ne cessera de dénoncer cette erreur tout au long de son œuvre : il n'y a pas plus de sens à projeter sur les objets du monde psychique la perception que nous avons du monde physique, qu'il n'y en aurait à projeter sur les objets du monde physique nos expériences subjectives individuelles. Ce qui, du monde psychique, peut être objet de

subjective de l'homme faisant l'effort de déplacer un grave ; il dénonçait ainsi une possible confusion entre l'objectivité des phénomènes de la nature, dont la physique cherchait à rendre compte, et la subjectivité de l'expérimentateur. Voilà une objection capable de ruiner toute physique possible, n'était la solution proposée par Kant, qui donnait partiellement raison à Hume : les phénomènes explorés par la physique sont bien dépendants des perceptions humaines, mais il est possible d'en dégager des lois générales, dans la mesure où ce n'est pas la sensation de tel ou tel sujet qui sert de référence, mais celles d'un « sujet épistémique », résultante de tous les sujets humains doués d'un appareil perceptif, sinon identique tout au moins semblable, et susceptibles d'avoir du monde une expérience similaire. La science se trouve dès lors être relative aux rapports du sujet épistémique avec le monde, au moins est-elle fondée en toute clarté, à l'abri des projections anthropomorphiques d'un sujet sur ses objets de connaissance.

Il fallait une révolution de même ordre que celle introduite par Kant pour les sciences de la nature, mais symétrique, pour différencier la connaissance du monde psychique des projections que nous pouvons faire sur lui de notre connaissance du monde physique. Autant la connaissance du monde naturel risque de pécher par anthropomorphisme, autant celle du monde psychique risque-t-elle de pécher par hylémorphisme (projection des lois du monde matériel sur le psychisme). Là est l'erreur de toute approche réductionniste, erreur contre laquelle Freud s'est élevé dès 1891 dans son ouvrage *Contribution à la conception des aphasies*, où il dénonce les excès du localisationnisme dans la conception du fonctionnement du langage. Il ne cessera de dénoncer cette erreur tout au long de son œuvre : il n'y a pas plus de sens à projeter sur les objets du monde psychique la perception que nous avons du monde physique, qu'il n'y en aurait à projeter sur les objets du monde physique nos expériences subjectives individuelles. Ce qui, du monde psychique, peut être objet de

connaissance, c'est la perception que nous avons d'une réalité en soi, que Bion a appelée « vérité ultime », qui n'est réductible à aucune autre et qui n'est pas identique au monde phénoménal qu'il nous est donné de connaître dans l'exploration de la nature, selon le point de vue de Kant.

Pourtant, Freud ne s'est jamais tout à fait résolu à la révolution épistémologique qu'il avait lui-même engagée. Il a toujours gardé l'espoir que la biologie rendrait compte un jour, d'une manière scientifique, de ce que la sorcière métapsychologique cherchait à dire plus ou moins maladroitement à l'aide de concepts chargés de métaphores. Il est resté, de ce fait, écartelé entre une « biologie de l'esprit », pour paraphraser le titre d'un ouvrage célèbre de F.J. Sulloway, même s'il en reconnaît l'échec provisoire après *son Esquisse d'une psychologie scientifique* (1895), et la tentation de construire un système plus philosophique que scientifique, une vision du monde, même s'il s'en défend à plusieurs reprises. Le terme de « métapsychologie » qu'il utilise à partir de 1896, juste après avoir renoncé à exposer ses découvertes en se fondant sur les connaissances biologiques de l'époque, ne laisse pas, à cet égard, d'être ambigu. Freud cherche bien à fonder une science du psychisme, mais en même temps il laisse apparaître une volonté de remplacer la vieille métaphysique par la nouvelle science, ce qui l'entraîne inéluctablement dans le sens contraire à celui indiqué par la rupture épistémologique qui fonde sa démarche, c'est-à-dire vers une délimitation claire des objets de connaissance de la nouvelle science, sans les prétentions globalisantes de la métaphysique. Je situe dans cette ambiguïté fondamentale la source de ce qui va devenir, hélas ! chez les épigones, la « doctrine freudienne ». Les dérives dogmatiques de la psychanalyse, qui lui ont été tellement néfastes, ont pour partie leur origine dans cette révolution épistémologique inachevée, inachèvement dû, je pense, au conflit de paradigmes que Freud n'a pas su complètement résoudre, à savoir le choix entre le paradigme biologique et le paradigme philosophique.

connaissance, c'est la perception que nous avons d'une réalité en soi, que Bion a appelée « vérité ultime », qui n'est réductible à aucune autre et qui n'est pas identique au monde phénoménal qu'il nous est donné de connaître dans l'exploration de la nature, selon le point de vue de Kant.

Pourtant, Freud ne s'est jamais tout à fait résolu à la révolution épistémologique qu'il avait lui-même engagée. Il a toujours gardé l'espoir que la biologie rendrait compte un jour, d'une manière scientifique, de ce que la sorcière métapsychologique cherchait à dire plus ou moins maladroitement à l'aide de concepts chargés de métaphores. Il est resté, de ce fait, écartelé entre une « biologie de l'esprit », pour paraphraser le titre d'un ouvrage célèbre de F.J. Sulloway, même s'il en reconnaît l'échec provisoire après *son Esquisse d'une psychologie scientifique* (1895), et la tentation de construire un système plus philosophique que scientifique, une vision du monde, même s'il s'en défend à plusieurs reprises. Le terme de « métapsychologie » qu'il utilise à partir de 1896, juste après avoir renoncé à exposer ses découvertes en se fondant sur les connaissances biologiques de l'époque, ne laisse pas, à cet égard, d'être ambigu. Freud cherche bien à fonder une science du psychisme, mais en même temps il laisse apparaître une volonté de remplacer la vieille métaphysique par la nouvelle science, ce qui l'entraîne inéluctablement dans le sens contraire à celui indiqué par la rupture épistémologique qui fonde sa démarche, c'est-à-dire vers une délimitation claire des objets de connaissance de la nouvelle science, sans les prétentions globalisantes de la métaphysique. Je situe dans cette ambiguïté fondamentale la source de ce qui va devenir, hélas ! chez les épigones, la « doctrine freudienne ». Les dérives dogmatiques de la psychanalyse, qui lui ont été tellement néfastes, ont pour partie leur origine dans cette révolution épistémologique inachevée, inachèvement dû, je pense, au conflit de paradigmes que Freud n'a pas su complètement résoudre, à savoir le choix entre le paradigme biologique et le paradigme philosophique.

Il fallait, pour tracer clairement la troisième voie que j'évoquais plus haut, une solide critique épistémologique et une analyse méthodologique rigoureuse. C'est à cette tâche que Bion s'est attelé. Sans doute y était-il préparé par ses études universitaires et sa relative familiarité avec la pensée philosophique, et notamment la critique kantienne grâce à Patton qu'il fréquenta pendant ses études. Probablement l'imprégnation qu'il avait d'une autre culture que la culture occidentale du fait de sa naissance aux Indes et de la relation très forte qu'il établit avec sa nourrice indienne facilita-t-elle son approche critique. Peut-être la multiplicité de ses expériences analytiques lui permit-elle d'échapper à une allégeance trop stricte à telle ou telle école. Mais, en définitive, c'est à son génie, à sa curiosité insatiable pour tous les aspects de la vie psychique, à son expérience d'analyste engagé dans l'exploration de domaines jusque-là laissés en friche, les groupes, les psychoses, à la puissance et à la rigueur de sa pensée, que nous devons cette approche critique dont la psychanalyse avait un besoin urgent. De même qu'il y a une césure marquée par la critique kantienne pour la connaissance de la nature, de même il y a un avant et un après Bion dans l'exploration psychanalytique de la psyché.

Ma comparaison entre Bion et Kant vaut aussi pour le caractère ardu des écrits de ces auteurs. L'un comme l'autre nécessitent un effort soutenu de la part du lecteur qui se trouve vite dérangé dans ses habitudes de penser, parfois jusqu'au vertige intellectuel. Il faut admettre, je pense, qu'il n'y a pas de critique qui ne soit dérangeante. Bion ne cherche pas à nous séduire, il n'a d'autre guide que la recherche de la rigueur. Pour cela, il n'hésite pas à emprunter ce qui a représenté un temps l'espoir de fonder toute connaissance scientifique sur des bases dépourvues de toute incertitude et de toute incohérence possibles, à savoir un système de notation symbolique du type de celui utilisé en mathématique. On peut considérer qu'il a échoué dans cette tentative. On serait d'ailleurs beaucoup moins confiant de nos jours dans la puissance d'une

Il fallait, pour tracer clairement la troisième voie que j'évoquais plus haut, une solide critique épistémologique et une analyse méthodologique rigoureuse. C'est à cette tâche que Bion s'est attelé. Sans doute y était-il préparé par ses études universitaires et sa relative familiarité avec la pensée philosophique, et notamment la critique kantienne grâce à Patton qu'il fréquenta pendant ses études. Probablement l'imprégnation qu'il avait d'une autre culture que la culture occidentale du fait de sa naissance aux Indes et de la relation très forte qu'il établit avec sa nourrice indienne facilita-t-elle son approche critique. Peut-être la multiplicité de ses expériences analytiques lui permit-elle d'échapper à une allégeance trop stricte à telle ou telle école. Mais, en définitive, c'est à son génie, à sa curiosité insatiable pour tous les aspects de la vie psychique, à son expérience d'analyste engagé dans l'exploration de domaines jusque-là laissés en friche, les groupes, les psychoses, à la puissance et à la rigueur de sa pensée, que nous devons cette approche critique dont la psychanalyse avait un besoin urgent. De même qu'il y a une césure marquée par la critique kantienne pour la connaissance de la nature, de même il y a un avant et un après Bion dans l'exploration psychanalytique de la psyché.

Ma comparaison entre Bion et Kant vaut aussi pour le caractère ardu des écrits de ces auteurs. L'un comme l'autre nécessitent un effort soutenu de la part du lecteur qui se trouve vite dérangé dans ses habitudes de penser, parfois jusqu'au vertige intellectuel. Il faut admettre, je pense, qu'il n'y a pas de critique qui ne soit dérangeante. Bion ne cherche pas à nous séduire, il n'a d'autre guide que la recherche de la rigueur. Pour cela, il n'hésite pas à emprunter ce qui a représenté un temps l'espoir de fonder toute connaissance scientifique sur des bases dépourvues de toute incertitude et de toute incohérence possibles, à savoir un système de notation symbolique du type de celui utilisé en mathématique. On peut considérer qu'il a échoué dans cette tentative. On serait d'ailleurs beaucoup moins confiant de nos jours dans la puissance d'une

notation de ce genre. L'essentiel n'est pas là, me semble-t-il. Il a eu besoin de recourir à divers outils conceptuels, à différents modèles, tout en reconnaissant leurs limitations, pour affiner ses outils critiques, et en cela il n'a pas échoué.

Il faut remercier Nicolas Geissmann de mettre à notre portée cette pensée concise et souvent ardue. De nombreuses citations bien choisies, une pincée d'humour que Bion n'aurait certainement pas reniée, nous aident à cheminer sans trop d'effort vers les sommets de ce que j'ai appelé la « critique bionnienne ». En ce sens, son essai est une excellente introduction à la lecture de l'œuvre elle-même que les lecteurs les plus courageux ou les plus curieux auront à cœur d'entreprendre. Les lecteurs plus pressés sont assurés d'y trouver l'essentiel de la pensée du maître dont l'auteur suit scrupuleusement le déroulement sans jamais céder à une quelconque facilité qui en aurait dénaturé le sens. L'élégance de son style et sa capacité de synthèse lui permettent de nous introduire à une des pensées les plus complexes qu'offre la littérature psychanalytique. La métaphore digestive de la pensée de Bion semble avoir ici fonctionné à merveille. À chacun ensuite de faire son propre travail de digestion psychique.

Le plus étonnant est qu'à partir d'une pensée aussi complexe et abstraite, Bion renouvelle la pratique même de la psychanalyse. J'invite le lecteur, surtout s'il pratique la psychanalyse ou une forme de psychothérapie psychanalytique, à s'interroger sur les tout nouveaux points de vue qui nous sont ici proposés concernant cette fois la pratique. L'analyste sans désir, sans souvenir et sans besoin de comprendre, dont Bion nous campe le portrait, est loin de l'image de l'analyste interprète de l'Inconscient parce que détenteur d'un savoir ésotérique, quand ce n'est pas d'un charisme personnel. C'est plutôt une sorte d'ascèse qu'il nous invite à pratiquer pour mettre en suspens nos savoirs et nos convictions *a priori*, et nous rendre alors disponibles à l'insu et à l'inattendu, ascèse qui n'est pas sans rappeler l'époché phénoménologique préconisée par Husserl.

notation de ce genre. L'essentiel n'est pas là, me semble-t-il. Il a eu besoin de recourir à divers outils conceptuels, à différents modèles, tout en reconnaissant leurs limitations, pour affiner ses outils critiques, et en cela il n'a pas échoué.

Il faut remercier Nicolas Geissmann de mettre à notre portée cette pensée concise et souvent ardue. De nombreuses citations bien choisies, une pincée d'humour que Bion n'aurait certainement pas reniée, nous aident à cheminer sans trop d'effort vers les sommets de ce que j'ai appelé la « critique bionnienne ». En ce sens, son essai est une excellente introduction à la lecture de l'œuvre elle-même que les lecteurs les plus courageux ou les plus curieux auront à cœur d'entreprendre. Les lecteurs plus pressés sont assurés d'y trouver l'essentiel de la pensée du maître dont l'auteur suit scrupuleusement le déroulement sans jamais céder à une quelconque facilité qui en aurait dénaturé le sens. L'élégance de son style et sa capacité de synthèse lui permettent de nous introduire à une des pensées les plus complexes qu'offre la littérature psychanalytique. La métaphore digestive de la pensée de Bion semble avoir ici fonctionné à merveille. À chacun ensuite de faire son propre travail de digestion psychique.

Le plus étonnant est qu'à partir d'une pensée aussi complexe et abstraite, Bion renouvelle la pratique même de la psychanalyse. J'invite le lecteur, surtout s'il pratique la psychanalyse ou une forme de psychothérapie psychanalytique, à s'interroger sur les tout nouveaux points de vue qui nous sont ici proposés concernant cette fois la pratique. L'analyste sans désir, sans souvenir et sans besoin de comprendre, dont Bion nous campe le portrait, est loin de l'image de l'analyste interprète de l'Inconscient parce que détenteur d'un savoir ésotérique, quand ce n'est pas d'un charisme personnel. C'est plutôt une sorte d'ascèse qu'il nous invite à pratiquer pour mettre en suspens nos savoirs et nos convictions *a priori*, et nous rendre alors disponibles à l'insu et à l'inattendu, ascèse qui n'est pas sans rappeler l'époché phénoménologique préconisée par Husserl.

Connaître, tel est le but de toute démarche scientifique. C'est bien ce même but que Bion attribue à la démarche psychanalytique, qui tire sa valeur thérapeutique de la connaissance elle-même, mais d'une forme de connaissance qui s'enracine dans la nature fondamentalement émotionnelle de nos expériences psychique. Connaître, même dans le monde psychique, est une relation médiante avec la réalité en soi, la vérité ultime, O, comme le note Bion. Entre connaître et être, n'y a-t-il pas un écart infranchissable. On arrive là aux confins de la recherche bionienne. Devenir O, et pas seulement en avoir une connaissance, tel est le but ultime de la démarche qui nous est proposée. Ici nous sommes moins du côté de la rigueur formelle et de la critique épistémologique, que du côté de la quête mystique. Bion ne répugne pas à faire des incursions dans ce domaine. Le reproche de mysticisme lui a été fait, et il s'est même un temps trouvé menacé par l'establishment psychanalytique sous ce prétexte. On peut voir une certaine contradiction à revenir à O, la chose en soi, après avoir tant peiné pour fonder les *Éléments de la psychanalyse* (titre de l'un des ouvrages de Bion publié en 1963) sur une critique épistémologique serrée qui, justement, vise à distinguer la chose en soi de ce que nous pouvons en connaître. Chacun est libre de décider de suivre ou non Bion jusqu'à ces confins. Qu'il y parvienne au terme d'un long parcours souligne le fait que notre connaissance humaine, même appliquée à ce qu'il y a de plus intime en nous-mêmes, est nécessairement bornée et qu'elle s'inscrit dans une tension irrésolue entre l'être et le connaître.

Didier Houzel

Connaître, tel est le but de toute démarche scientifique. C'est bien ce même but que Bion attribue à la démarche psychanalytique, qui tire sa valeur thérapeutique de la connaissance elle-même, mais d'une forme de connaissance qui s'enracine dans la nature fondamentalement émotionnelle de nos expériences psychique. Connaître, même dans le monde psychique, est une relation médiata avec la réalité en soi, la vérité ultime, O, comme le note Bion. Entre connaître et être, n'y a-t-il pas un écart infranchissable. On arrive là aux confins de la recherche bionienne. Devenir O, et pas seulement en avoir une connaissance, tel est le but ultime de la démarche qui nous est proposée. Ici nous sommes moins du côté de la rigueur formelle et de la critique épistémologique, que du côté de la quête mystique. Bion ne répugne pas à faire des incursions dans ce domaine. Le reproche de mysticisme lui a été fait, et il s'est même un temps trouvé menacé par l'establishment psychanalytique sous ce prétexte. On peut voir une certaine contradiction à revenir à O, la chose en soi, après avoir tant peiné pour fonder les *Éléments de la psychanalyse* (titre de l'un des ouvrages de Bion publié en 1963) sur une critique épistémologique serrée qui, justement, vise à distinguer la chose en soi de ce que nous pouvons en connaître. Chacun est libre de décider de suivre ou non Bion jusqu'à ces confins. Qu'il y parvienne au terme d'un long parcours souligne le fait que notre connaissance humaine, même appliquée à ce qu'il y a de plus intime en nous-mêmes, est nécessairement bornée et qu'elle s'inscrit dans une tension irrésolue entre l'être et le connaître.

Didier Houzel

Avant-propos

« Grâce à Bion, plus rien ne sera comme avant. »

Alberto Eiguier

On ne trouve pas chez Bion de guérison miraculeuse, le personnage ne semble pas avoir eu ce charisme flamboyant qui lui attirerait l'adoration des fidèles de la cause psychanalytique. Il n'existe pas d'école *bionienne*, même si de nombreux auteurs le citent dans leurs écrits. Il est probable d'ailleurs qu'il n'y aurait pas été favorable, vu sa méfiance viscérale pour tout establishment. Son œuvre théorique est difficile d'accès, parfois déconcertante, toujours en mouvement.

Bion est un chercheur : il reconnaît ses doutes, parfois ses erreurs, il remet cent fois à l'épreuve de la clinique les résultats de ses recherches. Il aurait pu se contenter d'être un brillant élève de Melanie Klein, il a choisi de défricher des horizons inconnus et de sacrifier son confort personnel. En se débarrassant des présupposés dogmatiques, il a pu observer des phénomènes similaires dans la situation duelle analytique, dans les groupes, au sein de la communication primitive, mais aussi en histoire, en philosophie, en économie... Ces invariants forment l'hyperstructure de notre univers. À partir de ceux-ci, il formalise un système théorique qui va au-delà de ce que l'on appelle la psychanalyse. Dans ce sens, il crée une rupture avec ses prédécesseurs.

Avant-propos

« Grâce à Bion, plus rien ne sera comme avant. »

Alberto Eiguier

On ne trouve pas chez Bion de guérison miraculeuse, le personnage ne semble pas avoir eu ce charisme flamboyant qui lui attirerait l'adoration des fidèles de la cause psychanalytique. Il n'existe pas d'école *bionienne*, même si de nombreux auteurs le citent dans leurs écrits. Il est probable d'ailleurs qu'il n'y aurait pas été favorable, vu sa méfiance viscérale pour tout establishment. Son œuvre théorique est difficile d'accès, parfois déconcertante, toujours en mouvement.

Bion est un chercheur : il reconnaît ses doutes, parfois ses erreurs, il remet cent fois à l'épreuve de la clinique les résultats de ses recherches. Il aurait pu se contenter d'être un brillant élève de Melanie Klein, il a choisi de défricher des horizons inconnus et de sacrifier son confort personnel. En se débarrassant des présupposés dogmatiques, il a pu observer des phénomènes similaires dans la situation duelle analytique, dans les groupes, au sein de la communication primitive, mais aussi en histoire, en philosophie, en économie... Ces invariants forment l'hyperstructure de notre univers. À partir de ceux-ci, il formalise un système théorique qui va au-delà de ce que l'on appelle la psychanalyse. Dans ce sens, il crée une rupture avec ses prédécesseurs.

Je terminerai cette brève introduction par une remarque sur la forme que je souhaiterais donner à ce travail. Cet ouvrage n'est évidemment ni le premier ni le dernier sur Bion, mais son objectif premier est de naviguer au plus près du texte original. Le lecteur ne trouvera pas ici d'interprétation lumineuse du personnage ou de son œuvre au vu de son histoire personnelle, non plus que des développements audacieux forgés à partir de ses concepts, encore moins de cas se rapportant à ma pratique et supposés illustrer la parole du maître.

Je rappellerai enfin que les textes présentés n'appartiennent pas pour autant à un dogme : ils sont là pour générer un développement chez celui qui les lit.

Je terminerai cette brève introduction par une remarque sur la forme que je souhaiterais donner à ce travail. Cet ouvrage n'est évidemment ni le premier ni le dernier sur Bion, mais son objectif premier est de naviguer au plus près du texte original. Le lecteur ne trouvera pas ici d'interprétation lumineuse du personnage ou de son œuvre au vu de son histoire personnelle, non plus que des développements audacieux forgés à partir de ses concepts, encore moins de cas se rapportant à ma pratique et supposés illustrer la parole du maître.

Je rappellerai enfin que les textes présentés n'appartiennent pas pour autant à un dogme : ils sont là pour générer un développement chez celui qui les lit.

I

Qui est Bion ?

« Si, autrefois, devant un mort, je me demandais :
“À quoi cela lui a-t-il servi de naître ?”,
la même question, maintenant,
je me la pose devant n’importe quel vivant. »

Cioran (1973, p. 26).

Bien des auteurs ont cherché à savoir qui est Bion (et je me limite aux sources principales) : Simon-Daniel Kipman (1991), Jean Begoin *et al.* (1989), Didier Anzieu (1980, 1986), Gérard Bléandonu (1990), Claudine et Pierre Geissmann (1992), Malcolm Pines (1986), Donald Meltzer (1994), Léon Grinberg (1996), Elsa Schmid-Kitsikis (1999), etc. Certains ont même cru voir dans ses origines les fondements de sa création théorique, entreprise toujours risquée et parfois nuisible à la compréhension du texte lui-même, du fait des présupposés qui l’accompagnent.

Je m’en tiendrai plutôt aux faits, Bion (1982, 1989, 1991, 1999) ayant par ailleurs largement parlé de sa vie, soit indirectement, comme dans les trois tomes des *Mémoires du futur* et leur *clé* (il apparaît sous divers aspects dans ses livres : *Bion*, la partie émergée de lui-même, *moi-même*, le Bion intime, *PA*, le psychanalyste, voire sous la forme de parties « temporelles » de Bion, c’est-à-dire limitées chronologiquement, ou même « corporelles » ; on retrouvera donc à plusieurs reprises des entités telles que *pré-mature*, quelques

I

Qui est Bion ?

« Si, autrefois, devant un mort, je me demandais :
“À quoi cela lui a-t-il servi de naître ?”,
la même question, maintenant,
je me la pose devant n’importe quel vivant. »

Cioran (1973, p. 26).

Bien des auteurs ont cherché à savoir qui est Bion (et je me limite aux sources principales) : Simon-Daniel Kipman (1991), Jean Begoin *et al.* (1989), Didier Anzieu (1980, 1986), Gérard Bléandonu (1990), Claudine et Pierre Geissmann (1992), Malcolm Pines (1986), Donald Meltzer (1994), Léon Grinberg (1996), Elsa Schmid-Kitsikis (1999), etc. Certains ont même cru voir dans ses origines les fondements de sa création théorique, entreprise toujours risquée et parfois nuisible à la compréhension du texte lui-même, du fait des présupposés qui l’accompagnent.

Je m’en tiendrai plutôt aux faits, Bion (1982, 1989, 1991, 1999) ayant par ailleurs largement parlé de sa vie, soit indirectement, comme dans les trois tomes des *Mémoires du futur* et leur *clé* (il apparaît sous divers aspects dans ses livres : *Bion*, la partie émergée de lui-même, *moi-même*, le Bion intime, *PA*, le psychanalyste, voire sous la forme de parties « temporelles » de Bion, c’est-à-dire limitées chronologiquement, ou même « corporelles » ; on retrouvera donc à plusieurs reprises des entités telles que *pré-mature*, quelques

*somites*¹, divers embryons, *terme, 20 mois, 8 ans, 14 ans, 15 ans, 16 ans, 18 ans, 19 ans, 20 ans, 21 ans, 23 ans, 24 ans, 25 ans, 40 ans, 42 ans, 50 ans, 61 ans, 70 ans, 75 ans, capitaine Bion, corps, cœur, esprit, psyché-soma, etc.*), soit directement dans les deux volumes de son autobiographie, dont le dernier reste d'ailleurs inachevé, ou dans ses *Mémoires de guerre* (1999).

Pourtant, les choses ne sont pas si simples que cela, car l'analyse de ses textes et de ceux de ses biographes révèle de multiples contradictions topographiques ou chronologiques. En admettant même que Bion soit sincère (Bléandonu, 1990), il n'en demeure pas moins qu'il n'est pas plus qu'un autre exempt d'erreurs, de reconstructions, de mensonges à soi ou en soi ; serait-il, lui, suffisamment génial, mystique (cocher la bonne réponse) pour accéder en ce qui le concerne à la chose en soi ? Il nous faut donc accepter ses éventuels mensonges et omissions ainsi que la frustration inhérente à toute connaissance pour nous lancer à présent dans le récit de sa vie.

UNE VIE

Bion signifierait justement en grec « être en possession de la vie » (Schmid-Kitsikis, 1999, p. 6). Sa famille serait d'origine française avec un ancêtre né en 1668, curé puis aumônier dans les galères, qui se serait rallié au protestantisme et aurait émigré à Genève en 1707, puis en Angleterre en 1708 (Anzieu, 1986, p. 1407). Elle aurait eu pour devise : *Nisi dominus frustra* (« Sans Dieu, tout est vain »).

Lorsque Wilfred Ruprecht Bion paraît, elle occupe depuis plusieurs générations déjà divers postes dans les colonies, comme missionnaires ou fonctionnaires dans la police et les travaux publics. « La première et fondamentale chose à réali-

1. Rappelons à tous ceux qui n'ont conservé aucun souvenir de leur vie intra-utérine que le somite est un segment primitif de l'embryon.

*somites*¹, divers embryons, *terme, 20 mois, 8 ans, 14 ans, 15 ans, 16 ans, 18 ans, 19 ans, 20 ans, 21 ans, 23 ans, 24 ans, 25 ans, 40 ans, 42 ans, 50 ans, 61 ans, 70 ans, 75 ans, capitaine Bion, corps, cœur, esprit, psyché-soma, etc.*), soit directement dans les deux volumes de son autobiographie, dont le dernier reste d'ailleurs inachevé, ou dans ses *Mémoires de guerre* (1999).

Pourtant, les choses ne sont pas si simples que cela, car l'analyse de ses textes et de ceux de ses biographes révèle de multiples contradictions topographiques ou chronologiques. En admettant même que Bion soit sincère (Bléandonu, 1990), il n'en demeure pas moins qu'il n'est pas plus qu'un autre exempt d'erreurs, de reconstructions, de mensonges à soi ou en soi ; serait-il, lui, suffisamment génial, mystique (cocher la bonne réponse) pour accéder en ce qui le concerne à la chose en soi ? Il nous faut donc accepter ses éventuels mensonges et omissions ainsi que la frustration inhérente à toute connaissance pour nous lancer à présent dans le récit de sa vie.

UNE VIE

Bion signifierait justement en grec « être en possession de la vie » (Schmid-Kitsikis, 1999, p. 6). Sa famille serait d'origine française avec un ancêtre né en 1668, curé puis aumônier dans les galères, qui se serait rallié au protestantisme et aurait émigré à Genève en 1707, puis en Angleterre en 1708 (Anzieu, 1986, p. 1407). Elle aurait eu pour devise : *Nisi dominus frustra* (« Sans Dieu, tout est vain »).

Lorsque Wilfred Ruprecht Bion paraît, elle occupe depuis plusieurs générations déjà divers postes dans les colonies, comme missionnaires ou fonctionnaires dans la police et les travaux publics. « La première et fondamentale chose à réali-

1. Rappelons à tous ceux qui n'ont conservé aucun souvenir de leur vie intra-utérine que le somite est un segment primitif de l'embryon.

ser est qu'ils sont tous, à ma connaissance sans exception, complètement fêlés » (Bion, 1991*d*, p. 79).

Celui que Donald Meltzer nomme le « Léonard psychanalytique moderne » (Meltzer, 1994, p. 462) est né en 1897 à Muttra, dans la province du Pendjab, et meurt en Grande-Bretagne le 8 novembre 1979.

Son père est ingénieur dans l'irrigation. Selon Simon-Daniel Kipman, sa mère était une femme austère, froide et plutôt triste, voire dépressive. Bion ne fait guère mention de son père, son attachement à ses parents paraît lâche (Kipman *et al.*, 1991, p. 29).

Ce garçon sensible partage son enfance avec une sœur plus jeune, Edna, petite tornade féminine (Kipman *et al.*, 1991, p. 33). On retrouve quelques passages particulièrement agités sur les relations fraternelles (et sur l'éloignement parental) dans le troisième tome des *Mémoires du futur*.

Il est élevé par une gouvernante hindoue dont il restera très proche et qui semble lui avoir transmis un petit héritage culturel bien éloigné des traditions anglaises familiales. Cette enfance se rapproche de celle de Kipling ou de nombre d'*angresi* de l'époque. Et comme tout bon fils de colon qui se respecte, il est envoyé en Angleterre à 8 ans afin d'intégrer le Bishop Stortford College, dans le Hertfordshire. Séparé de ses proches, il se décrit lui-même comme un enfant d'une grande curiosité, capable d'un étonnement illimité (Bion, 1982*b*). C'est déjà un grand sportif, il fera du water-polo à Oxford, du rugby, puis beaucoup de natation jusqu'à un âge avancé. « 14 ans » est pourtant passablement mal dans sa peau : « Je ne me rappelle personne pensant quelque chose de moi, sinon peut-être que j'étais peu avenant et gauche » (Bion, 1991*b*, p. 451).

Il interrompt ses études pour s'engager en 1916, à 18 ans, après avoir essuyé un refus devant une première tentative d'incorporation. Une jeune fille lui aurait tendu une plume blanche, symbole de lâcheté, le décidant à forcer les portes de l'armée. Il intègre alors le Royal Tank Corps. Mais cet enga-

ser est qu'ils sont tous, à ma connaissance sans exception, complètement fêlés » (Bion, 1991*d*, p. 79).

Celui que Donald Meltzer nomme le « Léonard psychanalytique moderne » (Meltzer, 1994, p. 462) est né en 1897 à Muttra, dans la province du Pendjab, et meurt en Grande-Bretagne le 8 novembre 1979.

Son père est ingénieur dans l'irrigation. Selon Simon-Daniel Kipman, sa mère était une femme austère, froide et plutôt triste, voire dépressive. Bion ne fait guère mention de son père, son attachement à ses parents paraît lâche (Kipman *et al.*, 1991, p. 29).

Ce garçon sensible partage son enfance avec une sœur plus jeune, Edna, petite tornade féminine (Kipman *et al.*, 1991, p. 33). On retrouve quelques passages particulièrement agités sur les relations fraternelles (et sur l'éloignement parental) dans le troisième tome des *Mémoires du futur*.

Il est élevé par une gouvernante hindoue dont il restera très proche et qui semble lui avoir transmis un petit héritage culturel bien éloigné des traditions anglaises familiales. Cette enfance se rapproche de celle de Kipling ou de nombre d'*angresi* de l'époque. Et comme tout bon fils de colon qui se respecte, il est envoyé en Angleterre à 8 ans afin d'intégrer le Bishop Stortford College, dans le Hertfordshire. Séparé de ses proches, il se décrit lui-même comme un enfant d'une grande curiosité, capable d'un étonnement illimité (Bion, 1982*b*). C'est déjà un grand sportif, il fera du water-polo à Oxford, du rugby, puis beaucoup de natation jusqu'à un âge avancé. « 14 ans » est pourtant passablement mal dans sa peau : « Je ne me rappelle personne pensant quelque chose de moi, sinon peut-être que j'étais peu avenant et gauche » (Bion, 1991*b*, p. 451).

Il interrompt ses études pour s'engager en 1916, à 18 ans, après avoir essuyé un refus devant une première tentative d'incorporation. Une jeune fille lui aurait tendu une plume blanche, symbole de lâcheté, le décidant à forcer les portes de l'armée. Il intègre alors le Royal Tank Corps. Mais cet enga-

gement encore teinté de romantisme le plonge dans une boucherie innommable. À plusieurs reprises, dans ses autobiographies ou ses lettres, il rappelle que les deux tiers des soldats des unités de chars sont décimés au cours des engagements. Cette guerre terrible le marque à tel point que la plus grande partie de son autobiographie y est consacrée et il reprend ces thèmes dans les *Mémoires du futur* : « Le bois de Bourlon me hantait. Ypres me hantait. La pluie, bon Dieu, la pluie ! Et l'odeur âcre-douce de la chair pourrie. [...]. Non, je ne fus pas traumatisé. Quelles absurdités ne disait-on pas ! Mais l'amour s'en était allé. L'amour de n'importe qui, de n'importe quoi » (Bion, 1989c, p. 160). « Moi-même : [...] je peux à peine me rappeler ce que c'est que de combattre enfermé dans un tank. Mais j'en sais assez pour être capable de décrire cela en termes de terreur » (1989c, p. 118-119). En 1916, il manquera même de brûler dans un char : « Je ne pourrai jamais retrouver la flamme de la vie après que James, Ernest, Charles et moi-même nous nous sommes éteints à Cambrai » (1989c, p. 161). De cette expérience atroce d'amis brûlés vifs dans une boîte de conserve embourbée et de bien d'autres du même acabit, il retire la Distinguished Service Order ² et la Légion d'honneur, ainsi que des cauchemars récurrents. Il est vrai que « la vie ne peut plus être la même pour un homme qui est allé au combat » (1989d, p. 49).

Les traumatismes se répéteront jusqu'à la fin : le 8 août 1918, sur la route d'Amiens à Roye, s'ouvre « la blessure béante de mon esprit » (1989d, p. 43). « Je pensais que je ne survivrais jamais à la honte d'avoir survécu à mes amis », nous confie *21 ans* (1991b, p. 450). Il est commandant en second de sa compagnie lorsque les quatre tanks de son unité sont anéantis.

Mais même l'enfer peut prendre fin un jour : après sa démobilisation, il étudie l'histoire à Oxford (1919-1921),

2. « Cette maudite décoration ! Pourquoi ne pouvaient-ils pas me donner quelque chose d'utile, comme du cran ? » (Bion, 1979, p. 454).

gement encore teinté de romantisme le plonge dans une boucherie innommable. À plusieurs reprises, dans ses autobiographies ou ses lettres, il rappelle que les deux tiers des soldats des unités de chars sont décimés au cours des engagements. Cette guerre terrible le marque à tel point que la plus grande partie de son autobiographie y est consacrée et il reprend ces thèmes dans les *Mémoires du futur* : « Le bois de Bourlon me hantait. Ypres me hantait. La pluie, bon Dieu, la pluie ! Et l'odeur âcre-douce de la chair pourrie. [...]. Non, je ne fus pas traumatisé. Quelles absurdités ne disait-on pas ! Mais l'amour s'en était allé. L'amour de n'importe qui, de n'importe quoi » (Bion, 1989c, p. 160). « Moi-même : [...] je peux à peine me rappeler ce que c'est que de combattre enfermé dans un tank. Mais j'en sais assez pour être capable de décrire cela en termes de terreur » (1989c, p. 118-119). En 1916, il manquera même de brûler dans un char : « Je ne pourrai jamais retrouver la flamme de la vie après que James, Ernest, Charles et moi-même nous nous sommes éteints à Cambrai » (1989c, p. 161). De cette expérience atroce d'amis brûlés vifs dans une boîte de conserve embourbée et de bien d'autres du même acabit, il retire la Distinguished Service Order ² et la Légion d'honneur, ainsi que des cauchemars récurrents. Il est vrai que « la vie ne peut plus être la même pour un homme qui est allé au combat » (1989d, p. 49).

Les traumatismes se répéteront jusqu'à la fin : le 8 août 1918, sur la route d'Amiens à Roye, s'ouvre « la blessure béante de mon esprit » (1989d, p. 43). « Je pensais que je ne survivrais jamais à la honte d'avoir survécu à mes amis », nous confie *21 ans* (1991b, p. 450). Il est commandant en second de sa compagnie lorsque les quatre tanks de son unité sont anéantis.

Mais même l'enfer peut prendre fin un jour : après sa démobilisation, il étudie l'histoire à Oxford (1919-1921),

2. « Cette maudite décoration ! Pourquoi ne pouvaient-ils pas me donner quelque chose d'utile, comme du cran ? » (Bion, 1979, p. 454).

« probablement par désespoir de trouver une niche convenable pour moi » (1991*d*, p. 12), il y croise un de ses premiers maîtres, H.-J. Patton. Ce professeur de philosophie féru de Kant influencera Bion jusque dans ses théorisations psychanalytiques. Il aurait passé une année à l'université de Poitiers, en 1921-1922 (Bion, 1989*c*, p. 229).

Les dates qui vont suivre, certains lieux évoqués, sont sujets à contestation par ses différents exégètes. Il faut noter que les souvenirs de ces années 1920 et 1930 restent les plus flous, ce qui n'est peut-être pas tout à fait un hasard, car c'est justement à cette époque qu'il semble hésiter sur la voie à suivre.

Reprenons donc le cours de sa vie : il enseigne un temps au Bishop Stortford College, probablement en 1922 (histoire et français), mais les accusations d'un étudiant (ou plus précisément de la mère de celui-ci !) le bouleversent ; il se refuse pourtant à démissionner. Cet étudiant lui reprochait des avances à caractère sexuel (Schmid-Kitsikis, 1999, p. 20 ; Bion, 1991). Il s'oriente alors vers la médecine, à Londres (Medicine University College). Selon S. Resnik, après sa rencontre avec H.-J. Patton, il commencerait à s'intéresser à la psychanalyse en 1924 (Pines, 1986, p. 57). Ses études sont brillantes, il gagne même une médaille d'internat en chirurgie et est reçu docteur en médecine en 1929.

Il est temps, ici, de dire quelques mots de la Société britannique de psychanalyse, fondée en 1919 par l'un des premiers disciples de Freud, Ernest Jones. Le noyau initial sera rapidement rejoint par ceux qui côtoyèrent Bion, à savoir Joan Rivière, Jonathan Rickman, Susan Isaacs, Alix Strachey, etc. Très tôt apparaissent des articles sur les premières relations objectales, leur étude sera renforcée par l'arrivée des Hongrois, essentiellement Melanie Klein et les époux Balint. Après avoir été tentée un moment par Jung, la société va se déchirer entre deux clans, surtout à partir des années trente : les kleinien et les proches d'Anna Freud s'expliquèrent sur le plan théorique lors des « controverses » de janvier 1943 à

« probablement par désespoir de trouver une niche convenable pour moi » (1991*d*, p. 12), il y croise un de ses premiers maîtres, H.-J. Patton. Ce professeur de philosophie féru de Kant influencera Bion jusque dans ses théorisations psychanalytiques. Il aurait passé une année à l'université de Poitiers, en 1921-1922 (Bion, 1989*c*, p. 229).

Les dates qui vont suivre, certains lieux évoqués, sont sujets à contestation par ses différents exégètes. Il faut noter que les souvenirs de ces années 1920 et 1930 restent les plus flous, ce qui n'est peut-être pas tout à fait un hasard, car c'est justement à cette époque qu'il semble hésiter sur la voie à suivre.

Reprenons donc le cours de sa vie : il enseigne un temps au Bishop Stortford College, probablement en 1922 (histoire et français), mais les accusations d'un étudiant (ou plus précisément de la mère de celui-ci !) le bouleversent ; il se refuse pourtant à démissionner. Cet étudiant lui reprochait des avances à caractère sexuel (Schmid-Kitsikis, 1999, p. 20 ; Bion, 1991). Il s'oriente alors vers la médecine, à Londres (Medicine University College). Selon S. Resnik, après sa rencontre avec H.-J. Patton, il commencerait à s'intéresser à la psychanalyse en 1924 (Pines, 1986, p. 57). Ses études sont brillantes, il gagne même une médaille d'internat en chirurgie et est reçu docteur en médecine en 1929.

Il est temps, ici, de dire quelques mots de la Société britannique de psychanalyse, fondée en 1919 par l'un des premiers disciples de Freud, Ernest Jones. Le noyau initial sera rapidement rejoint par ceux qui côtoyèrent Bion, à savoir Joan Rivière, Jonathan Rickman, Susan Isaacs, Alix Strachey, etc. Très tôt apparaissent des articles sur les premières relations objectales, leur étude sera renforcée par l'arrivée des Hongrois, essentiellement Melanie Klein et les époux Balint. Après avoir été tentée un moment par Jung, la société va se déchirer entre deux clans, surtout à partir des années trente : les kleinien et les proches d'Anna Freud s'expliquèrent sur le plan théorique lors des « controverses » de janvier 1943 à